

## De l'isolement collectif

Être soi dans *L'Empire des rôdeurs*

Paul Savoie, *L'Empire des rôdeurs*, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, collection « Vertiges », 2004, 202 p.

Jimmy Thibeault

Numéro 127, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Thibeault, J. (2005). Compte rendu de [De l'isolement collectif : être soi dans *L'Empire des rôdeurs* / Paul Savoie, *L'Empire des rôdeurs*, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, collection « Vertiges », 2004, 202 p.] *Liaison*, (127), 53–53.

# De l'isolement collectif :

## ÊTRE SOI DANS L'EMPIRE DES RÔDEURS

Jimmy THIBEAULT

PAUL SAVOIE, DANS SON DERNIER RECUEIL de nouvelles, nous entraîne vers un monde où l'existence des individus prend la forme d'une longue errance intérieure. *L'Empire des rôdeurs*, c'est cet espace où la collectivité devient cruellement individualiste, où chaque personnage se trouve aux prises avec ce malaise d'être soi, prisonnier d'un corps physique empêchant toute évasion vers l'autre, et où le rapport au monde se fait dans un mouvement qui n'effleure que la surface des choses. Prise séparément, chaque nouvelle nous raconte comment les personnages vivent, à leur manière, cet isolement intérieur qu'impose la présence, physique ou non, de l'autre. Le recueil devient ainsi le lieu d'une multitude de récits qui, malgré leurs particularités, racontent au fond la même histoire : la détresse et l'isolement que provoque l'incontournable sensation de n'être que soi.

Cette solitude que vivent les personnages est d'ailleurs exploitée dès la première nouvelle, « Les bafoués », alors que la narration entraîne le lecteur dans l'appartement d'une femme qui reçoit ses prétendants comme dans un jeu de séduction auquel elle semble exceller. Pourtant, ce qui lui reste à la fin de ses expériences, c'est le vide, l'absence de l'autre qui n'aura été qu'une ombre insaisissable. Car le rapport amoureux se construit souvent, dans le recueil, sur cette impossibilité d'atteindre l'autre dans son intérieur parce que prisonnier d'un corps qui ne peut jouir qu'en surface. Le véritable amour, c'est donc celui qui traverse la frontière du corps, qui rend le plaisir si solitaire, pour se répandre dans l'être, comme c'est le cas, notamment, dans « Intraveineuse », « Rechapés » ou « Paramour » alors que le plaisir amoureux dépasse le simple acte sexuel.

La cellule familiale n'échappe pas à cet isolement que vivent les personnages dans leur incapacité à s'affirmer face à l'autre. Contrairement aux rapports amoureux, la solitude que procure la filiation se joue justement sur ces rapports intérieurs impossibles aux couples. L'univers familial s'inscrit en fait dans un mouvement de fatalité auquel les personnages ne semblent jamais pouvoir échapper totalement : il plane toujours sur eux les spectres, les ombres, les voix et les souvenirs de cet autre familial qui les habite. Pourtant, si les liens familiaux semblent s'inscrire dans le corps même des personnages, les individus n'en demeurent pas moins inaccessibles : « J'écris une lettre. C'est pour Yvonne. Elle vit peut-être avec son mari à Amsterdam ou à Barcelone. Je ne sais plus. Je lui écris de temps en temps.

Elle ne répond jamais. » (p. 135). Les rapports familiaux se problématissent et le dialogue devient impossible comme pour ce père, dans « Le territoire », qui ne pourra que regarder son fils partir, ou comme celui de « L'empire des rôdeurs » qui sombre dans la banalité des conversations entre étrangers alors qu'il aimerait dire tant de choses à son fils.

Et le jeu se répète sans cesse à chaque nouvelle, dans une narration à la limite de la redondance : la collectivité devient le lieu d'une marginalisation qui renvoie constamment l'individu à

lui-même. Ainsi les nouvelles incorporent la solitude à titre de personnage, unifiant le recueil à tel point qu'on en arrive à confondre l'enchaînement des nouvelles au mouvement de chassé-croisé que met en scène la nouvelle éponyme : « C'est comme si les courants se tiraillaient, n'arrivaient pas à imposer leur emprise sur le mouvement d'ensemble, finissaient par s'entortiller et, dans leur lutte, semaient partout des tourbillons » (p. 200).

On pourrait cependant reprocher à l'auteur de vouloir trop souvent empreindre ses nouvelles d'une aura de mystère qui donne une impression d'incomplétude aux récits. La transition entre les tête-à-tête de Dolorès et de son grand-père et l'agonie de ce dernier, dans « Ceux qui vont en enfer », aurait gagné à être explicitée ; ce qui aurait d'ailleurs servi à créer la chute,

caractéristique au genre de la nouvelle.

Pourtant, le recueil ne laisse pas indifférent, car, à la fin, ce qu'il reste de la lecture de *L'Empire des rôdeurs*, c'est l'impression d'avoir rôdé quelques instants dans l'univers de différents personnages qui se ressemblent trop... qui nous ressemblent trop.

Paul Savoie, *L'Empire des rôdeurs*, Ottawa, Les Éditions L'Interligne, collection « Vertiges », 2004, 202 p.



*Jimmy Thibault est étudiant au doctorat à l'Université d'Ottawa. Ses recherches portent principalement sur la représentation du processus d'identification dans la littérature contemporaine.*